# Le mendiant sur la vitre

*Lundi 12.* Oh qu'il fait froid !

Je n'ai jamais pu m'y faire, à ce climat. Au printemps tardif – juin compris – tu pars en chemise, sous un vaillant petit soleil du matin. Tu négliges ton parapluie, bien sûr, le ciel est si bleu. À midi l'horizon se grise et le soir, la pluie t'accompagne sur le retour, s'arrêtant *juste* quand tu ouvres ta porte. L'été, la cuvette qui enserre la ville t'englue d'une moiteur pétrifiante à corsifier le plus vaillant des légionnaires. L'automne est plus indulgent et propose ses ors et ses bruns à perte de vue sur la chaîne des Puys. Mais il est court, l'automne ; ce n'était pas la peine, pour quatre mois à peine, de ranger les affaires d'hiver. Car ce dernier persifle vite d'un petit vent plus que frisquet, quand il ne décoiffe pas violemment dès que l'on passe en une quelconque altitude. Et le froid, et la neige... « *Ah, vous n'avez pas de chance d'arriver cette année, même les gens d'ici n'ont pas connu un pareil hiver depuis vingt ans !* » Bien sûr ! A chaque nouvelle résidence, sédentaire ou de vacances, l'arrivant débarque avec sa propre froidure, uniquement pour contredire les statistiques de beau temps établies depuis des lustres !

Et cet hiver, il fait *froid.* Je ne suis pas frileux de nature, mais je constate avec surprise que l'autochtone s'habille plutôt léger. Ma femme, qui craint déjà le vent extérieur, ne peut combattre le *froid du dedans* qui glace ses veines quand elle voit passer des gamins bras nus à vélo : les deux nôtres sont en pull-over de laine. Tous les matins, le givre a perlé en petits blocs de glace au bas de nos fenêtres – *à l'intérieur !* – et occupe une bonne moitié du carreau inférieur. Nos gosses ne manquent pas d'y reconnaître des formes familières ou fantastiques, qu'ils modifient du bout des ongles avant qu'elles ne disparaissent dans la journée.

Mais cette fois, l'hiver est si rigoureux que le givre se maintient en permanence, surtout dans notre chambre qui est en bout de bâtiment, donc la plus humide et la plus froide. La glace et le hasard ont d'ailleurs dessiné un beau visage de diable ou de satyre, œil perçant, barbiche pointue, qui grimace de tous ses cristaux. Il me faut juste lui dessiner les sourcils et l'arête du nez pour en faire un portrait presque vivant.

*Mardi 13*. Ça ne s'arrange pas. La brume glacée m'empêche d'aller à la plupart de mes rendez-vous extérieurs. Je me terre au bureau, à trier quelques vagues dossiers des années passées. Je pense au pauvre bougre qui s'est échoué ce matin sous l'arcade de la rue des bouchers, où la charité du marchand de légumes lui permet de se nourrir à peu près. Il était là à neuf heures – plus matinal qu'un fonctionnaire de la Sécu – il n'a pas bougé quand je débauche. Un peu l'air du juif errant, visage émacié, regard flou, mitaines usagées, grande houppelande mitée. Il tend la main sans trop y croire en saluant les passants, qui ne lui prêtent guère attention. Je ne peux m'empêcher de lui répondre. Son regard s'anime alors d'une lueur maligne, qui me fait penser que celui-là, sous des dehors d'ahuri, doit avoir plus d'un tour dans sa besace trouée. Caricature de mendiant, litron dépassant de la poche, voix rauque et verbe hésitant ; pourtant, quelques mots échangés avec lui font remonter un fonds ancien de civilité et d'instruction.

*Mercredi 14.* Toujours froid. La neige commence à tomber, fine et drue. Le blanc manteau et tout ça... Ça m'énerve, en fait. Je ne supporte pas la neige qui, elle, m'adore. Elle s'accumule sur le bout de mes chaussures – rien que les miennes – et me trempe les pieds, que j'aurai humides toute la journée au bureau. Les couleurs, déjà passées en hiver, s'estompent ; les formes s'adoucissent, les reliefs se lénifient. De loin. De près, les gosses s'envoient de grosses boules qui vous éclatent toujours à vingt centimètres du visage ; les voitures se carambolent avec une implacable délicatesse. Gaspard – qui m'a dit son nom hier soir – est toujours là, fidèle à la garde qu'il monte sous son porche. Ce matin, je m'arrête trois minutes pour lui donner un éclair au chocolat acheté à son intention. Il me regarde comme si mon gâteau était empoisonné. Préfère une bouteille bien sûr. Ça réchauffe, ça dure plus longtemps et ça fait oublier. Puis l'homme ancien reprend le dessus, et il m'apostrophe d'un « *Je vous suis très obligé, Monsieur* » dont l'élégance désuète contraste avec le timbre éraillé. Le soir, routes et trottoirs ont perdu leur blancheur pour n'être plus qu'une infâme bouillasse noirâtre, par ailleurs très assortie à la pierre fuligineuse du Massif Central. Blanc manteau, tu parles...

*Jeudi 15.* Hier, les gosses ne sont pas allés à l'école, car ils n'ont pas classe le mercredi. Aujourd'hui, l'établissement est carrément fermé. Il a gelé dans la nuit, les trottoirs sont de vrais miroirs. La quantité de cols du fémur fracturés fait la une de la rubrique des mémés écrasées, la presse n'ayant rien d'autre que la météo à se mettre sous la dent. Nos vitres sont plus glacées que jamais. Suite à l'infime redoux d'hier, le visage du diable a très légèrement fondu, mais il a repris du solide dans la nuit ; ses traits se sont creusés. Bords des yeux et commissures des lèvres, qui ont dégelé en premier, se sont affaissés, lui donnant

aujourd'hui un air plus triste que méchant. Du bout d'un doigt distrait, je lui dessine une expression plus avenante. Ce matin, les passants sont rares et prudents. J'avance précautionneusement, de vieilles chaussettes autour de mes chaussures m'empêchent de glisser. Gaspard a l'air endormi. Il se redresse pourtant à mon approche et me salue d'un « *Bonjour mon prince !* » tonitruant. Un large sourire découvre ses gencives noircies. Il me tend la main, et je la prends bien volontiers. J'ai toujours eu une grande compassion pour les clochards – on ne subit pas dix ans de catéchisme et d'histoire de Saint Martin impunément - même si depuis deux ou trois mésaventures, où je me suis fait carrément posséder, j'en ai aussi quelque méfiance. Une poignée de main noueuse qui s'accroche, comme pour sceller un pacte, et un coup d'œil qui se vrille dans ma conscience de petit bourgeois. Eh oui, mon pote, je t'inviterais bien chez moi, mais que vont dire ma femme et mes gosses, alors que nous tenons à peine dans notre petit appartement ? Les pauvres gens m'ont toujours culpabilisé, et il m'est arrivé de donner mon anorak à un mendiant, mais aujourd'hui, je ne suis plus tout seul... Au bureau, le patron s'est cassé une cheville sur le chemin du travail, et la déambulation béquillatoire sur trottoir verglacé est des plus périlleuses. En son absence donc, les souris ne se foulent pas le poignet et l'ambiance est quelque peu détendue. Quel métier a bien pu faire autrefois ce pauvre Gaspard ? (Et me voici, tout naturellement, en train de penser à lui dans mon oisiveté). Quelques expressions laissent à penser qu'il a dû tenir un certain rang autrefois. Quelle mauvaise affaire, quel amour déçu l'a conduit sur la route plutôt qu'à la légion étrangère ? Je serais curieux de le savoir. En tout cas, il s'installe doucement dans mes habitudes et mes pensées.

*Vendredi 16*. Bouh ! Ça continue, encore et encore... Re-verglas de nuit, re-neige fine ce matin. Le visage sur le carreau s'affermit. Aujourd'hui, de l'ongle, je lui dessine une longue chevelure, comme un Cabrel des ruelles ou un Samson maigriot. Je vais au bureau par principe, car la charge de travail se mesure en milligrammes. Gaspard toujours présent. Tiens, il a perdu son bonnet cette nuit, dans une échauffourée avec des collègues qui voulaient lui piquer sa place à l'asile de nuit. Ses longs cheveux blonds, blancs, gris et filasses s'agglutinent graisseusement jusqu'à mi-épaule. C'est qu'il a été prof de philo à Compiègne, Gaspard, me dira-t-il ce matin. Et qu'il s'est amouraché de la fille mineure du doyen. Il y a quarante ans, on ne rigolait pas avec ces choses-là. Banni par ses pairs de l'Instruction publique et de Compiègne par la société bien-pensante, il n'a pu retrouver de travail dans sa spécialité. Il a échoué pour survivre dans une mine de sel. Il me montre le bout de ses doigts, rongés en effet par la saumure. Presque pas d'ongles et les empreintes quasiment effacées. Pas drôle la vie pour Gaspard. Il n'a pas pu finir mon éclair au chocolat - écœuré - il préfère du pain et du vin, comme le Christ, mais pas pour le même usage. La mine de sel, ce fut le début de la déchéance, avec l'alcool fort des jours de paye, qui abrutit et fait oublier le visage de la bien-aimée. Deux années d'engagement pendant la guerre du Viêt-Nam - et il me déplie une carte d'ancien combattant dont les bords sont soudés par la crasse. Une horrible estafilade lui boursoufle le bas du ventre - à la jonction de son pantalon ficelé tant bien que mal et d'un pull trop court qui le couvre à peine. Ah, il faudra que je te trouve un truc à moi pour mieux te couvrir, Gaspard. En attendant, même s'il n'y a plus de pointeuse, il faut quand même que j'aille faire acte de présence au bureau. A ce soir.

*Samedi 17.* Les courses ordinaires prennent une allure d'expédition polaire. Le petit chariot à commissions chasse dans les montées. La queue à la Caisse d'épargne, du fait des doudounes et pelisses, double de volume. La vapeur de la blanchisserie se cristallise presque à la sortie de la bouche d'aération. Tiens, je n'ai pas regardé l'état du visage sur la vitre, aujourd'hui. En tout cas, j'ai le temps d'aller voir Gaspard. Je n'ai pas pris le pull que je lui ai promis. Pour lui, le repos dominical ne veut rien dire. Sait-il au moins quel jour nous sommes ? C'est pourquoi je me fais presque engueuler d'arriver si tard. Il a récupéré son bonnet après un deuxième épisode de pugilat, on ne lui disputera plus sa place au dortoir. *Et après le Viêt-Nam, Gaspard ? — Les travaux des champs, mon gars, mais ça dure pas toute l'année*. C'est là en tout cas qu'il a pris l'habitude de boire du rouge sec et de s'endormir n'importe où. Je rentre, tout en le prévenant que je ne repasserai pas ce soir. Après-midi tranquille à la maison, petits jeux de société avec les enfants, femme frigorifiée sur sa banquette. Pas question d'aller prendre l'air, la dernière fois tout le monde a pris froid. Soirée mi-télé mi-lecture. Sur le carreau glacé, les cheveux du barbu se sont figés en masse, puis se sont détachés du visage par petits blocs.

*Dimanche 18.* Malgré le temps égal à lui-même, les enfants ont envie d'aller à la messe. Si ça les amuse d'y croire quelque temps, et si on ne force pas la dose, ça ne peut pas leur faire de mal – et au moins, ils sauront lire les vitraux de nos églises. Pendant l'office, qui n'a rien de passionnant – l'intrigue et les acteurs ne se renouvellent guère, on connaît la fin et le curé ne s'est pas foulé pour le sermon - je ne cesse de penser à Gaspard. Qu'est-ce qui fait qu'un homme plutôt qu'un autre est maudit, qu'un pays plutôt qu'un autre est écrasé de catastrophes naturelles ? S'il le faut, je serai peut-être comme ça dans quinze ans, qui sait ? Et *donnez-vous le baiser de paix*. Évidemment, j'ai toujours une mémé à poil dur derrière moi, jamais la petite

sœur de Cameron Diaz (Cameron, elle, est un peu grande pour moi. Bien sûr, je pourrais tricher et monter sur le génuflectoire, mais elle s'en apercevrait à la sortie). Bon, *ite, missa est*, les deux abonnés de la manche sont à la porte. Chaque veuve aimable y va d'une aumône, extirpée par des doigts gourds d'un porte-monnaie où les cartes professionnelles des ambulanciers sont plus nombreuses que les billets. Faut que je pense à trouver un pull en douce à Gaspard, sinon, avec son ventre à l'air, il prendra une indigestion. *Pas d'humour noir à la sortie de la messe, mécréant* ! Il n'empêche qu'il me faudra des ruses de contrôleur des fraudes pour dénicher un col roulé, le glisser dans une poche en plastique, et sortir « *naturellement* », comme dit le César de Pagnol, sous le prétexte que ma femme a trop monté le chauffage et que j'ai les oreilles qui bourdonnent. Gaspard est là qui a l'air de m'attendre sans m'attendre. Réaction bizarre : il plonge le nez dans la laine et la respire cinq longues minutes. Explication : ça fait si longtemps qu'il n'a pas humé le parfum suave d'un vêtement lavé « *à la maison* ». Tellement qu'il m'explique qu'il ne voudra pas le mettre, et qu'il l'enfourne soigneusement avec sa poche plastique dans son sac, pour le seul plaisir de le sortir et de le respirer par moment...

*Lundi 19*. On dirait qu'il y a un léger mieux, les vêtements sont moins humides que d'habitude. L'aîné, qui s'est habillé plus vite que son frère, est venu faire un tour dans notre chambre après avoir épuisé de ses graffitis tous les carreaux de la maison. Il se dirige avec délectation vers mon diable barbu. Avant que j'aie pu l'en empêcher, il commence à lui faire une grande croix sur le visage - en fait il n'a pu que barrer l'image de droite à gauche, et j'arrête son geste au tracé de la traverse verticale. Le visage n'est pas trop abîmé, mais il a perdu un œil dans l'opération. Je le remodèle tant bien que mal, mais mes talents ne sont pas à la hauteur du hasard, et l'œil droit n'a plus rien de naturel. Gaspard n'est pas sous son porche. Peut-être a-t-on le droit de faire la grasse matinée, le lundi matin, à l'asile de nuit ? J'ai le cœur un peu inquiet, je serai tracassé toute la journée. Le patron a des complications, pas bien graves, mais il faudra peut-être qu'il se fasse opérer. En tout cas, le personnel n'est pas affligé pour autant, sinon d'une flemme épaisse. Je rentre un peu plus tôt, car ma femme commence à se demander ce que j'ai pu fricoter la semaine dernière avec trois quarts d'heure de retard tous les soirs. Le prétexte des copains s'effrite un peu et je ne tiens pas à sacrifier ma demi-heure de philosophie du pavé avec « *mon* » Gaspard. Qui n'est pas accroupi, comme d'habitude, à l'asiatique, genoux dans les aisselles, mais assis, dos au mur, les jambes allongées... Et une méchante balafre sur l'œil droit, rapidement éosinée. Quid ? Les drôles de l'autre fois, qui remettent ça en s'y prenant à plusieurs pour essayer de lui faucher son emplacement professionnel. Il a eu gain de cause, l'ancien commando, mais il a pris un mauvais cul de bouteille sur la gueule, qu'on lui a plus ou moins désinfectée ce matin à l'asile. Il en a vu d'autres. Il en veut moins à ses camarades de galère qu'à son propre cadet. Ce salaud de Gérard, qui le bat froid depuis ses déboires sentimentaux, s'est débrouillé, de plus, pour falsifier la signature de Gaspard afin de toucher sa pension d'ancien combattant ! Décidément, pas de chance. Un petit billet pour le menu de la semaine, et je regagne mes pénates. Mon épouse jette un coup d'œil suspicieux à sa montre, sans pour autant pouvoir me gratifier, vu les cinq petites minutes de battement que je me suis accordées aujourd'hui, d'un quelconque commentaire désagréable. J'ai droit à un « *J'ai pas trouvé ton col roulé vert* », auquel je ne réponds que par un mutisme dubitatif. Pourvu qu'elle ne tombe pas par hasard sur Gaspard le jour où il l'enfilera, lui et moi passerions un sale quart d'heure…

*Mardi 20.* Temps stationnaire. Le gel a donné un plissement plus naturel à l'œil droit de mon satyre. Mon fils a compris qu'il ne fallait plus y toucher, mais il ne peut s'empêcher de lui souffler un nuage de son haleine, qui se cristallise immédiatement sur le carreau et atténue les traits du diablotin. Il s'est remis à neiger très légèrement. Cela suffit pourtant à couvrir mon manteau de façon régulière. J'ai beau essayer de m'ébrouer, chaque fois que je m'époussette, la neige fond et imbibe le tissu, le doublant de poids. Maudite soit cette espèce de poussière utile aux seuls négociants de skis, luges et autres doudounes. Mal réveillé, Gaspard n'a pas la force de se remuer, et il disparaît doucement sous un petit nuage de cristaux. Je m'arrange avec le cafetier du coin pour qu'il lui apporte deux fois dans la journée une boisson chaude et un petit *brespail*[1], que je règle d'avance pour la semaine. Le patron passe finalement demain sur le billard. Avec la rééducation, les délégués syndicaux nous prédisent une rentrée pour la moitié du mois prochain. Comme le boss ne pourra pas signer et qu'il a la sale habitude de ne pas déléguer, on va pouvoir accumuler les retards sans vergogne. Et moi de dire : — *Pas de blague, si on rigole trop, on va tous se retrouver comme Gaspard*. Les collègues, qui n'ont pas l'heur de connaître l'illustre personnage, me dévisagent avec des yeux de midinettes chez qui Michael Jackson débarquerait à l'improviste. Bon, je m'explique : c'est le clochard du coin, et attention : il y a peu de la coupe du syndic' aux lèvres de l'ANPE... Chacun revient à des dispositions plus raisonnables et se met au travail. En attendant, mon intervention m'a valu le doux surnom de Gaspard...

[1] Casse-croûte.

*Mercredi 21.* Pas classe pour les gosses. Je profite de la journée du maire, ma femme veut absolument m'accompagner acheter des vêtements. Comme ça n'a aucune importance pour moi, et que j'ai tendance à m'habiller juste pour ne pas avoir froid, elle tient à m'éviter d'avoir l'air d'un sac. Très décidée, elle me traîne dans ses magasins préférés. Longtemps que j'ai renoncé à tout conflit à ce sujet. Je ne discute même plus. Malheureusement, j'ai laissé, sans y faire attention, notre itinéraire nous amener devant Gaspard, qui m'interpelle et tient absolument à me serrer la main. Au moment même où le mastroquet lui amène un grand bol de café en annonçant avec fierté « *De la part de monsieur X* ». Ma femme est suffoquée d'indignation... *Comment, voilà que monsieur s'acoquine avec la lie de la terre, et lui paye à boire par-dessus le marché, avec l'argent du ménage* (parlons-en du ménage, ma jolie, en ce moment, il ne t'éreinte pas. Elle m'agace...). Et la voilà qui se lance sur le chemin du retour dans un grand discours sur la volonté de s'en sortir, les pauvres gens qui ne font rien, les fainéants qui boivent, la corruption dans le tiers monde (t'as vu la couleur de tes carreaux, non ? Mais elle m'agace !). Je laisse passer l'orage, il y en a eu d'autres. M'empêchera pas de voir mon Gaspard deux fois par jour.

*Jeudi 22.* Ma femme, dont le froid vif du matin ne paralyse nullement la mauvaise humeur, remet Gaspard sur le tapis. Peut-être que si je ne gaspillais pas ma paye en œuvres de Malte et en charité pour les vagabonds, pourrait-on se payer un appartement plus vaste et plus chaud. Sans m'en apercevoir, je l'écoute distraitement en ne quittant pas des yeux la petite effigie de givre qui semble me sourire avec complicité. Elle s'en aperçoit et ça l'énerve, elle s'approche pour l'effacer. Mais la glace est désormais solide, et elle s'y casse un ongle. Je m'éclipse discrètement et retrouve mon philosophe sous son porche. Mine de rien, ma vie s'organise autour nos deux rencontres quotidiennes.

*Vendredi 23.* Froid constant. Pour le simple plaisir un peu mesquin de faire enrager ma femme, ce matin je salue Gaspard sur la vitre, avant de le rencontrer en personne sous son porche. En forme aujourd'hui, son œil est guéri. *Pas commode ma princesse*, me fais-je reprocher avec amusement. Eh oui, une fois sur deux une maritorne se cache derrière une mignonne. Il n'y a pas de quoi se tuer quand même, je préfère être à l'abri avec une chèvre que seul dehors – ce qui visiblement n'est pas l'avis de tout le monde. Car quand Gaspard s'est fait jeter de l'Université et de Compiègne, sa douce et tendre n'a guère pris sa défense. Elle n'a d'ailleurs pas beaucoup attendu pour se plier aux volontés de son père, qui l'a vendue à un notaire : qui se ressemble s'assemble. Gaspard, c'est le loup de la fable, quant à mon collier, je suis trop flemmard pour m'en défaire. Justement, ma femme en a mis un, de coup de collier... J'ai dû penser trop fort : ce matin, elle a fait le ménage à fond, comme pour me donner tort, y compris tous les carreaux, dont elle a décollé la glace avec de l'eau bouillante et un couteau à mastic ! Mazette, quelle détermination ! *Exit* mon Gaspard de glace !

*Samedi 24.* Personne n'a vu Gaspard. Après tout, le temps s'est radouci dans la nuit, il a peut-être repris sa pérégrination. Je suis mal à l'aise. Il me ressemblait trop, celui-là, jusqu'à son prénom dont les collègues me poursuivent maintenant comme d'un sobriquet. Vrai, il me manque. Que deviendra-t-il ?

*Dimanche 25.* Par désœuvrement, j'ai acheté *La Montagne*. Faits divers. « Le cadavre d'un clochard trouvé mort (*tiens, celle-là, je l'envoie au Canard enchaîné !*) rue des Gras vendredi matin. La cause du décès est inconnue, il semble s'être éteint de froid et d'épuisement. » Gaspard ?

*Lundi 26.* Lire *La Montagne* le matin fait partie des privilèges des chefs de services dont la seule évocation de suppression mobiliserait immédiatement les centrales syndicales à l'unanimité. Mon regard torve glisse sur les titres, quand je tombe sur « *Le clochard de la rue des Gras identifié* ». Il s'agit en fait de Gaspard de la Viguerie, en son temps le plus jeune agrégé de France de philosophie et s'étant signalé par une brillante publication sur le droit de vote des femmes – c'est « *mon* » Gaspard ! Ayant quitté Compiègne à la suite d'une sombre histoire de mœurs – *salopards de journalistes !* – engagé volontaire au Viêt-Nam, et trois fois cité à l'ordre du mérite, il n'a pu se réadapter à la vie civile, allant de déchéance en déchéance pour s'éteindre un matin de janvier à Clermont-Ferrand. Le marchand de primeurs voisin l'a simplement entendu pousser de grands cris. Il s'est précipité avec le cafetier pour lui porter secours, mais en vain. Si la mort semble bien « *naturelle* », on a relevé cependant comme d'inexplicables traces d'écorchures et de brûlures sur tout son corps.

Nom de Dieu de nom de Dieu !

## *Épilogue*

**Une de *La Montagne, vendredi 30***

**Le crime inexpliqué de la rue Montlosier**.

On ne s'explique toujours pas les raisons qui ont poussé Xavier Reivax à assassiner sauvagement son épouse ce mercredi 28. Bon époux et bon père selon son voisinage, excellent chef de service aux manufactures Nilehcim, où ses collègues saluent son goût du travail bien fait et ses agents un supérieur attentif, il a étouffé sa femme en lui enfonçant de la glace pilée dans la bouche jusqu'à ce que mort s'ensuive, avant de se prostrer dans un mutisme et un jeûne absolus. C'est sa belle-mère, chargée de la garde des enfants pour la journée, qui, ne voyant pas sa fille venir chercher sa progéniture début de soirée, a donné l'alerte.

Les enquêteurs s'évertuent à comprendre autant le mobile du meurtre que son horrible exécution *(suite en pages locales).*

**La double vie du clochard de la rue des Gras**

Celui dont on a retrouvé le cadavre vendredi dernier rue des Gras *(voir notre édition du 26)* aurait été quelque temps agent secret au Viêt-nam, comme semble l'affirmer le journal intime découvert dans sa besace. Les cicatrices qui balafrent son corps seraient en fait les traces de tortures infligées par les commissaires politiques au lendemain de la défaite de la France. *Voir les extraordinaires révélations de nos enquêteurs en pages 4 et 5.*

Philippe B£UCHERER

Dernières nouvelles du Diable